

Somnifères

Daniel Rondeau

Numéro 120, hiver 2009

L'espérance de vie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13385ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rondeau, D. (2009). Somnifères. *Moebius*, (120), 19–22.

DANIEL RONDEAU

Somnifères

Au journal télévisé défilait des images d'un tremblement de terre au Pakistan. Deux jeunes tentaient vainement de soulever une poutre de béton sous laquelle gisait probablement une sœur, un parent ou un voisin. L'un des jeunes a regardé la caméra, a crié une requête que la voix de la journaliste a couverte. Ça me touchait peu ; j'avais ma propre vie à sortir des décombres. Il a fallu que j'appuie trois fois sur le bouton de la télécommande avant que la télé s'éteigne. Annie devra acheter de nouvelles piles.

Je l'ai observée du coin de l'œil. Elle dormait déjà, la tête bien appuyée à l'autre bout du divan. J'ai soulevé ses jambes afin de m'extirper de son poids et me suis approché doucement de son visage. Sa respiration profonde, régulière, laissait entendre un léger sifflement. J'ai tapoté le flacon de somnifères au fond de ma poche comme je l'aurais fait avec un chien qui m'aurait apporté mes pantoufles : bon toutou, gentil toutou.

Annie prenait des somnifères tous les soirs depuis quelque temps, et devait maintenant forcer la dose un peu plus chaque fois pour obtenir l'effet escompté. J'avais tenu compte de cette accoutumance quand j'avais préparé son lait au chocolat de fin de soirée. Le verre vide sur la table d'appoint me confirmait que j'en avais pour un bon moment à être tranquille avant qu'elle se réveille. J'ai tout de même claqué des doigts près de son oreille afin de m'assurer qu'elle dormait profondément. Je l'ai ensuite appelée par son nom, puis je lui ai dit quelques grossièretés. À peine a-t-elle sourcillé. J'ai souri : j'avais la soirée et je n'allais pas la gaspiller.

Dans un grand sac de sport, j'ai laissé choir mes vêtements en écartant soigneusement ceux qu'elle m'avait forcé à acheter au fil du temps; je ne partirais qu'avec les vêtements que j'avais choisis, ceux qui me reflétaient moi, et non ceux qui représentaient l'avocat accompli qu'elle aurait tant aimé que je sois. Ce n'est qu'après être passé au travers de ma garde-robe que j'ai compris que je devais quand même apporter quelques vêtements richards tant détestés si je voulais me vêtir toute une semaine sans faire de lessive.

J'ai sélectionné quelques disques, les quatre miens pour être précis, du gros rock sale d'adolescent qu'Annie ne pouvait supporter, et je me suis posté devant la bibliothèque pour choisir quelques livres. La tâche m'a rapidement semblé interminable, et comme je ne voulais pas courir le risque qu'Annie se réveille, j'ai vaguement choisi quelques romans que je n'avais pas lus en me maudissant de ne pas m'être préparé une liste du matériel essentiel à mon évasion. De toute façon, il valait mieux partir léger; on ne refait pas sa vie en traînant l'ancienne dans ses valises.

Je me suis installé à la table de cuisine pour écrire un mot d'adieu. La chaise m'a paru, pour la première fois, incroyablement inconfortable, une chaise qu'Annie avait choisie, comme tout le reste du mobilier, d'ailleurs. Pour être exact, Annie avait tout choisi dans cet appartement, du sofa Ektorp écrit au caca d'oie des murs de la chambre à coucher, se contentant d'une approbation que je n'avais guère le choix de donner. Je ne pourrais dire quand cette dynamique s'est installée entre nous, mais il me semblait que depuis toujours je ne faisais que payer ma part des factures en regardant Annie gérer la déco, investir le nid conjugal, régenter ma vie. Bien sûr, j'avais sans doute laissé les choses dériver, glisser sur cette pente douce du désinvestissement, par paresse, par lâcheté sans doute. Et quand j'ai pensé inverser la vapeur, l'habitude me semblait trop bien ancrée pour y mettre un frein. Il nous aurait fallu de lourdes soirées de discussion, d'onéreuses et interminables séances de thérapie de couple, et un courage qui me faisait cruellement défaut. Il aurait surtout fallu que je lui avoue ne plus l'aimer, que tous les matins,

quand je quittais pour le bureau, je redoutais le moment du retour, que tous les soirs, quand elle s'assoupissait, j'allais à la fenêtre regarder la rue sombre et tranquille, regarder dehors, là où je savais que respirait doucement une vie à ma mesure.

Et c'est hier soir que j'ai eu l'idée des somnifères.

Sur la feuille où j'avais entrepris d'écrire un mot d'adieu, on ne pouvait lire que « J'espère une vie ». Mon stylo, trop longtemps arrêté au même endroit par mes réflexions, avait laissé fuir son encre en un gros point définitif après le mot *vie*, un point impossible à camoufler. Je me suis dit que c'était suffisant, que le lendemain, sur la route d'ailleurs, j'appellerais Annie pour lui dire adieu, pour lui dire surtout de ne plus m'attendre et de ne pas me chercher, que je lui laissais tout ce qu'elle avait déjà accaparé de toute manière.

Au moment du départ, le sac de sport en bandoulière, j'ai observé Annie quelques minutes. Elle n'avait plus cette beauté naturelle d'autrefois, même dans cette sérénité que donnait le sommeil à son visage. Plus rien chez elle n'attisait mon désir, ne m'animait de sentiments, même ténus. Comment avais-je pu tomber amoureux d'une telle femme ? Elle était aujourd'hui de ces beautés lisses aux arêtes arrondies que donnent en pâture les catalogues déguisés en magazines qu'elle recevait tous les mois. Elle faisait partie de ces gens qui, faute de pouvoir se *photoshoper* tous les matins, combattaient le temps à coups de masques à base de foie d'autruche et de crèmes aux prix scandaleux. Elle perdait un temps énorme à lutter contre ce temps qui passait au lieu de le savourer, et comme plusieurs personnes de son espèce, elle cherchait à imposer son combat à son entourage sous prétexte de vouloir le bien de tous. Au fil des ans, elle avait cessé de simplement vouloir mon bien, et elle faisait maintenant en sorte de l'obtenir par tous les moyens, envers et contre tous, surtout envers et contre moi.

J'ai laissé une lumière tamisée dans le salon, puis j'ai soigneusement refermé la porte d'entrée derrière moi. Dehors, l'air était doux et étrangement chaud pour une soirée de fin avril. J'ai inspiré profondément et pendant de longues secondes, j'ai savouré tout cet espace, toute

cette liberté, comme si j'émergeais d'une interminable hibernation. Une fois mon sac sur la banquette arrière de la voiture et ma clé insérée dans le démarreur, je n'ai pu retenir un petit rire de bonheur incroyablement léger.

Le moteur s'est montré un peu récalcitrant et, au moment où j'ai commencé à croire en un mauvais scénario de film, il a démarré. Je n'avais pas de destination définie ni un quelconque itinéraire, et c'est mû par quelque chose que j'ai paresseusement relié au destin que j'ai pris l'autoroute vers l'est, avec la solide intention de ne m'arrêter de rouler que lorsque la jauge d'essence exigerait une station service.

Ce n'est que le lendemain midi que j'ai signalé le numéro de portable d'Annie. J'ai laissé sonner jusqu'à ce que la boîte vocale se fasse entendre. « Vous avez bien rejoint la boîte vocale d'Annie Lepage. Laissez un message et je vous rappellerai », message en demi-vérité puisque Annie ne rappelait jamais. J'ai raccroché. J'ai regardé ma montre : à cette heure, il était impossible qu'elle ne soit pas sortie des effets des somnifères.

Juché sur le capot de la voiture devant le rocher Percé, j'ai soutiré une derrière bouffée à une cigarette que m'interdisait Annie avant de recomposer son numéro. Toujours aucune réponse, toujours le même message vocal. J'ai raccroché non sans quelques questionnements. J'ai sorti le flacon de somnifères vide de ma poche. J'avais peut-être un peu forcé la dose.

J'ai regardé les nuages gris qui se dessinaient au large. J'ai passé une main faussement placide sur mon front et j'ai appuyé sur la touche de recomposition automatique avant de fermer les yeux.